

25 OCTOBRE 1967

31 OCTOBRE 1967

Spectacles

Le Théâtre

Transmettre le réel

« Bris/Collage/K », de Jean-Clarence Lambert.

« Dix jours qui ébranlèrent le monde », de Raymond Gerbal, d'après Lioubimov.

DEUX spectacles cette semaine retenant particulièrement l'attention — et qui ont en commun de prendre appui sur la réalité du monde, de façon très différente, on va le voir. Objectifs différents, mais dans l'un et l'autre cas, c'est cette réalité qui est le point de départ, le support, réalité « au sommet » : d'une part, la Révolution d'Octobre, d'autre part, l'assassinat du président Kennedy.

Concernant *Bris/Collage/K* (1), l'événement historique est à peine un support, plutôt un prétexte. Le meurtre de Dallas, dit l'auteur, Jean-Clarence Lambert, constitue le « thème superficiel » de la pièce, « manifestation de théâtre sauvage, comme il y a une pensée sauvage. [...] Le thème profond en est la recherche passionnée d'une véritable mythologie moderne ». Théâtre considéré comme une « opération de guérilla », représentation qui se veut célébration d'une cérémonie onirique.

Il faut bien dire que toutes ces intentions n'ont guère conduit l'auteur à l'élaboration d'une œuvre très structurée, que le langage est faible. En définitive, on ne voit pas très bien où cela mène, sinon, bien sûr, à une dénonciation d'un « ordre injuste », mais on reste à la surface des choses. Il est bien nécessaire que Jean-Clarence Lambert mette de l'ordre dans sa pièce — et plus encore dans ses idées.

Etrangement — et bien que les moyens et les intentions soient fort différents —, on reste tout autant à la surface de l'événement dans ces *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, adaptation par Raymond Gerbal du spectacle que Lioubimov a tiré du livre de John Reed. Ce spectacle se joue depuis plusieurs années à Moscou et, de l'avis de tous ceux qui l'y ont vu, c'est une très grande réussite (2). Il n'en est pas de même ici : la relation du grand Octobre fait figure d'une très pâle suite de sketches maladroits, au point que le spectateur qui ignorerait tout des faits serait bien incapable de comprendre que ce qu'on lui montre a constitué l'un des événements majeurs de ce siècle. Bien sûr, il y a les textes de liaison, extraits d'œuvres de Lénine qui éclairent la réalité politique la plupart du temps travestie par l'action qui se déroule sur le théâtre. Vieux procédé qui ne fait que souligner la faiblesse du langage scénique.

Au reste, toute l'interprétation — comédiens, chanteurs, danseurs, mimes — est d'une insuffisance rare, et si la plupart des inventions du spectacle moscovite ont été reprises, leur mise en œuvre les rend totalement inefficaces. Il y avait pourtant matière, le texte étant peu contraignant, à laisser aller l'imagination, à faire de tout cela cette grande « fête » dont Raymond Gerbal parlait ici même la semaine dernière — et qui ne serait pas une fête de patronage.

Cette invention, cette maîtrise au niveau de la réalisation scénique, on les trouve justement dans *Bris/Collage/K* dont je parlais tout à l'heure. Le tout jeune metteur en scène Daniel Bohr — il nous vient d'Argentine, et c'est, je crois, sa première mise en scène ici — a fort bien compris que le peu de rigueur du texte qu'il avait à faire valoir lui était occasion d'inventorier toutes les techniques possibles. De là d'ailleurs l'impression d'assister par moments à une démonstration, un peu gratuite (et bien sûr il aurait pu nous éviter les longues minutes de « mise en condition », si fort à la mode, qui précèdent le début de l'action dramatique proprement dite, préparation, dit-il, « com-

parable à celle qu'exige toute cérémonie de sublimation »).

Mais cela m'importe peu en définitive, et la Biennale, qui a produit bien des spectacles très contestables, a joué là son rôle : donner à un jeune artiste les moyens de s'exprimer. (A souligner l'efficace décor style pop'art de Bernard Rancillac et Jocelyn de Noblet, ainsi que le travail à la batterie de Daniel Humair). Daniel Bohr a un sens aigu de la mise en scène, de l'organisation de l'espace scénique et se montre capable de bien diriger ses comédiens (Florence Giorgetti, Gérard Chevalier, Jacques Degor, notamment, sont excellents).

Sans doute le spectacle, tel qu'il est aujourd'hui, n'est guère exploitable. Mais il est très souhaitable qu'après cet essai, Daniel Bohr trouve les moyens de s'attaquer à une très bonne pièce, de réaliser son souhait : « Gagner le grand public aux œuvres contemporaines que l'on prétend difficiles ou réservées à une élite avertie ».

Saint-Dupont

Croque-Monsieur avait fait à Marcel Mithois la réputation d'un excellent auteur de boulevard. Ne l'est pas qui veut, et sa seconde pièce, *Saint Dupont* (3) le prouve. Inutile de raconter l'histoire, qui est banale — c'est presque une règle du genre. Tout tient, on le sait, dans l'agencement, la légèreté, l'esprit du dialogue, etc. Ici, tout est lourd, parfois de très mauvais goût, on vous sert des aphorismes du genre : « Tromper un homme, ce n'est pas forcément mentir, c'est s'organiser » ou des astuces comme : « Rendez-vous aux Deux-Mégots ». Deux heures, c'est long !...

La mise en scène de Jean-Pierre Grenier ne fait rien — mais pouvait-on faire quelque chose ? — pour alléger la soirée et, mis à part Pierre Tornade, d'une grande drôlerie, aucun des excellents comédiens que sont Yvonne Clech, Hubert Deschamps, Henri Virlojeux ne parviennent à donner de la saveur au ragoût.

Claude Olivier

(1) Biennale de Paris.

(2) Voir l'article de Martin Martin, dans « Les Lettres françaises » du 9 septembre 1965.

(3) Renaissance.